

" Tout le reste, mes frères," ont-ils coutume de s'écrier, en forme de péroraison et d'une voix tonnante, " n'est que vanité des vanités, *vanitas vanitatum*. Le petit catéchisme, voilà le résumé de toute la science humaine, tenez-vous-y, et n'allez pas vous fatiguer l'esprit à acquérir une vaine science qui vous perdrait. D'ailleurs, le saint roi Salomon n'a-t-il pas dit ? " Augmenter sa science, c'est augmenter sa peine. " Je vous le répète donc, mes frères, le petit catéchisme suffit à tous les besoins de l'intelligence et du cœur, tenez-vous en là."

Et Jean-Baptiste, crédule et confiant en son curé, s'en va fumer sa pipe et raconter au coin de son feu les contes du Petit Poucette et du Grand Géant, trouvant que les avis que vient de lui donner son pasteur sont d'auant plus admirables qu'ils flattent plus sa paresse intellectuelle. On avouera que c'est là un moyen peu adroit, et surtout peu efficace, de pousser les gens à la lecture ; et celui qui connaît les mœurs de nos campagnes et qui y a vécu, ne pourra nier l'exactitude du tableau que nous venons de tracer. Voilà, selon nous, la seconde grande cause de l'indifférence de notre bon peuple à l'endroit des journaux.

Mais il y a mieux, ou, si on le préfère, il y a pis. M. le curé de campagne ne se contente pas de cela, il va beaucoup plus loin, et dans son aversion contre tout ce qui est instruction du peuple et éducation des masses, il dénonce en pleine église tout journal qui ne partage pas ses idées politiques ; il le proscriit l'anathématisé comme mauvais et pernicieux ; il menace ses paroissiens du refus des sacrements s'ils continuent à le recevoir. Là ne se borne pas son zèle, car il se sert encore sacrilègement du confessionnal pour agir sur ses paroissiens récalcitrants. Il refuse toute absolution aux femmes qui n'obtiendront pas de leurs maris le renvoi du journal détesté. Cela aura peut-être pour effet d'introduire des querelles dans le ménage et la zizanie dans les familles, mais qu'importe ! M. le curé déteste les mauvais journaux—c'est-à-dire les feuilles qui ne pensent pas comme lui, en politique—et il faut qu'on se soumette à ses caprices et à son omnipotence coûte que coûte ; autrement, à quoi servirait d'être prêtre, je vous le demande : *Sacerdos aller Christus*.

Et qu'on ne dise pas que nous avançons une assertion toute gratuite. Nous pourrions rapporter des milliers d'exemples de prêtres proscriant des journaux parfaitement orthodoxes et consacrant de longs sermons pour prouver que leurs ouailles ne devaient pas les recevoir. Nous nous contenterons pour aujourd'hui de citer un fait—dont l'auteur de ces lignes garantit la parfaite exactitude, car il assistait au sermon auquel il est fait allusion ci-après—qui démontrera, une fois de plus, jusqu'à quel point le clergé est opposé à la diffusion de la lecture des journaux.

Le curé de L....., paroisse située sur les bords du St. Laurent, à quelques lieues de Montréal, lors de l'apparition, le printemps dernier, du *Messenger de Sorel*, journal hebdomadaire réformiste, dont l'abonnement n'était que d'un écu par année,—monte en chaire et fait une charge à fond de train contre le nouveau journal. Tout son sermon roula sur ce sujet, et il termina sa pieuse philippique en disant que c'était une peste que ces journaux à bon marché qu'on essayait d'introduire dans la paroisse, désignant clairement par ces termes le *Messenger de Sorel*, rédigé par un bon catholique pourtant, M. Brousseau, l'ex-collaborateur de la *Gazette de Sorel*. On conçoit facilement que le cultivateur qui se voit, pour ainsi dire, forcé de ne pas recevoir ou de renvoyer le journal qui reflète ses idées politiques, au lieu de s'abonner à un journal adverse, n'en recevra plus aucun, et qui l'en blâmera ?

Voilà comment nos curés de campagne encouragent la lecture des journaux. Nous pourrions multiplier les exemples, mais à quoi bon ? chacun de nos lecteurs a parmi ses souvenirs une foule de faits semblables, qui prouvent d'une manière indéniable que le clergé est opposé à l'instruction des masses, et ce, par crainte de perdre son pouvoir tyrannique sur les âmes.

Ainsi donc, il n'est pas besoin d'aller chercher midi à quatorze heures pour savoir quelles sont les causes de l'état d'infériorité de la presse canadienne française et de son peu de circulation parmi le peuple. Elles résident sans conteste dans la répugnance qu'éprouve le prêtre à voir une autre opinion que la sienne prévaloir dans la paroisse. Car, si le peuple s'instruisait, lisait et voyait les deux côtés des questions, il pourrait en venir à ne plus penser comme son curé dans les choses même d'un intérêt purement temporel, et il refuserait peut-être de se laisser conduire par le bout du nez comme un enfant. On comprend quelle abomination ce serait !

Nous pensons avoir suffisamment montré où le bât nous blesse, et nous croyons qu'il n'y a pas un esprit impartial et bien pensant qui ne soit prêt à admettre que nous avons raison. Le mal étant trouvé, il n'y a plus qu'à y appliquer le remède. Nous concluons donc en disant : tant qu'on laissera M. le curé manipuler les consciences à son gré et sans contrepoids, il n'y a pas de raison pour que cet état de choses regrettable finisse. Il n'y aura que le professeur laïque, relevant uniquement de l'Etat et parfaitement indépendant de tout contrôle ecclésiastique, qui pourra contrebalancer l'influence délétère et funeste de nos curés et secouer l'apathie de nos populations rurales à l'endroit de l'éducation et de la lecture. C'est alors seulement que nous pourrions espérer de lutter avec la " race supérieure " et que nous cesserons d'être qualifiés de " race inférieure."

ARISTIDES PICHÉ.

#### NOTRE DEUXIEME A LA "MINERVE"

Quel est donc le grotesque qui nous accuse, dans la *Minerve* du 18 courant, d'avoir perpétré une phrase de trente-sept lignes ? Si ce rival heureux des sapajous et des ouistitis était à même de juger un article, il aurait vu en lisant notre *tartine* intitulée " *Ce que devient le corps humain* " il aurait vu, disons-nous, que la coupe même de nos phrases amenait forcément dans l'original des points qui ont été omis par les typographes. Ils ont sabré notre dernier numéro du *Réveil*, et nous espérons bien que pareille chose ne se renouvellera plus à l'avenir. Le fantoche, qui a voulu faire de l'esprit à nos dépens, a dû voir sur l'exemplaire du *Réveil* adressé par nous à son journal, que nous avons corrigé à la main notre article à la *Gazette de Sorel* ; nous n'avons malheureusement pas eu le temps d'en faire autant pour tous les autres.

Croyez-vous que ce personnage, illuminé par le génie de la ponctuation, a des loisirs ? Il paraît qu'on ne se foule pas la rate aux Nos. 212 et 214 de la rue Notre-Dame. Heureux rédacteur de la *Minerve* ! Ne pouvant attaquer les idées scientifiques ni le style de l'article en question, ses nombreuses occupations lui permettent d'éplucher nos virgules. Mais si nous voulions consacrer notre plume à analyser le français de la *Minerve*, on verrait dans chaque numéro du *Réveil* s'étaler six articles, un par jour, destinés à édifier le public sur le